

Le 27 du mois de mai 1918, les Allemands lancèrent une offensive pour reconquérir le Chemin des Dames. Ils y mirent des moyens faramineux : quatre mille six cents pièces d'artillerie, des projectiles traditionnels ou chargés de gaz moutarde frappèrent massivement nos troupes épuisées. Les agresseurs gagnèrent près de cinquante kilomètres en quelques jours, ils avancèrent jusqu'aux portes de Compiègne. Là, une poignée de fantassins français tenaient position dans une ferme abandonnée. Ils attendaient les ordres, vaguement anxieux car la canonnade envahissait la campagne picarde. Même au plus sauvage de cette guerre, ils n'avaient jamais assisté à un tel déferlement aveugle de haine mené par tous les anges de l'enfer unis aux cavaliers de l'Apocalypse dans un gigantesque fracas de feu et d'acier. Les hommes se sentaient démunis pour contenir, et davantage encore, dominer ce terrifiant cataclysme qu'ils avaient pourtant créé, mais qui avait largement dépassé la plus inouïe des violences imaginées. Les mouvements de troupes alliées remplissaient la plaine de vrombissements fébriles hachés par des jaillissements de feu. Quelque issue définitive se

préparait dans les états-majors où les généraux vouaient à cette fin des compagnies entières avec la plus grande impavidité. L'horreur avait atteint un point extrême : dans le simple vocabulaire humain, il n'existait pas de mots assez forts pour décrire la barbarie. Du côté allemand, l'urgence de conclure s'imposait, on assistait à une hémorragie de déserteurs. De part et d'autre, le moral des troupes sombreait. Cette sale guerre n'avait que trop duré. Il fallait en sortir, vite, et revenir à la naïveté originelle.

Pierre Moulinier venait de remplir un seau au puits et s'apprêtait à se laver. Il avait posé le bidon sur la margelle et avait laissé glisser ses bretelles sur ses jambes pour retirer sa chemise. Au loin, les cloches de l'église sonnaient 8 heures. Un dérisoire chant de paix couvert par le tumulte des armes lourdes. Une pâle lueur fauve ruisselait sur les toits qui soulignaient l'horizon. Le jour naissant accrochait des perles d'or sur les buissons et sur l'herbe vert tendre des prés. Un cheval tentait d'impressionner les bombes en poussant des hennissements éperdus dans son enclos. Le soldat leva la tête vers le ciel cotonneux. Le rouge, le jaune et le bleu s'y étalaient en aplats. À l'ouest, chassée par l'aurore qui brasillait, la brume estompait le profil des arbres et des campaniles et donnait une allure de rêve au paysage. Il pensa que la journée s'annonçait ensoleillée. Il songea alors à ses montagnes, à son épouse dont il attendait une lettre depuis plusieurs mois. L'avait-elle oublié ? Certainement pas. Avec son unité, il n'avait pas cessé de changer de lieu, progressant, reculant, au gré des attaques et des contre-attaques. Une formation triangulaire d'oies survola la ferme, en direction du nord. L'homme se dit alors que les oiseaux allaient surplomber bientôt les lignes ennemies. Il n'eut que le temps de distinguer un sifflement parmi le

tintamarre des bernaches. En quelques secondes, le chuintement de l'obus couvrit le cacardement et le sol de la cour se souleva d'un coup. Un pan de mur de la bâtisse s'effondra dans un nuage de poussière, et une pluie de cailloux et d'acier crépita sur ce qu'il restait de toit. Un bouchon terreux enveloppa les ruines avant de se déposer lentement. Quand la clarté timide reprit possession des lieux bouleversés, le puits avait disparu, comme le bidon, comme ce Pierre qui se préparait à la toilette. Dans cette fin de printemps, une fois de plus, l'orgueil démesuré des nations venait d'imposer la mort et le silence. Le brouillard se souilla de boue et l'air s'obscurcit. Il semblait que la nuit avait décidé de revenir pour cacher l'horreur et la folie des hommes.

Comme chaque matin depuis la fin de la guerre, Marie avançait jusqu'à la grand-route qui menait de Saint-Nazaire à Valence. Elle se penchait pour porter son regard aussi loin que possible en direction de Bourg-de-Péage, dans la Drôme, aux portes du Vercors. Elle restait là, immobile, comme si elle s'attendait à voir la silhouette de son mari se préciser au bout du chemin, là où les deux lignes de platanes se rejoignaient pour guider la perspective. Derrière elle, le clocher de l'église d'Hostun sonnait 8 heures. Un vieillard sortit de l'habitation, il portait une casquette de laine râpée et marchait avec difficulté, son pas trébuchait quand son pied droit s'appuyait sur le sol. Il tenait par la main droite une fillette de cinq ans. L'enfant serrait contre elle une poupée fabriquée avec des chiffons enveloppant un épi de maïs. Il se plaça au côté de la jeune femme et lui posa la main sur l'épaule. Elle tressaillit comme si elle émergeait d'un rêve.

— Viens, dit l'homme, tu vas prendre une mort dans ce froid glacé. C'est tout ce que tu gagneras. Viens, ma petite, ça ne sert à rien de t'exposer ainsi.

Elle sembla ne pas l'entendre et porta son attention sur l'horizon. Jean Cabane la tira doucement en arrière.

— Marie, viens, te dis-je. Il est trop tôt, il n'aurait pas peu le temps de venir de la gare de Romans. La patache n'est pas encore passée.

La petite vint auprès de sa mère et se colla à ses jambes.

— J'ai froid, geignit Pauline.

La femme la prit dans ses bras et regagna la maison.

— Très bien, rentrons, papa, souffla-t-elle avec regret.

Et ils se dirigèrent vers la chaleur du logis. Elle devant, marchant à grandes enjambées, soutenant sa fille. L'aïeul suivait à cinq pas, avec son allure bringuebalante de barque livrée à la tempête. Ses mains battaient l'air pour y chercher un appui. Le labeur des champs et la proximité constante de l'Isère lui avaient rongé les articulations. Il abattait pourtant sa part d'ouvrage sans jamais se plaindre. Il était de ces hommes au cuir épais qui n'avaient jamais connu que la peine et la tâche. C'était le lot de la paysannerie. Si tu veux remplir ton écuelle de légumes, il te faudra les arracher à la terre qui s'y agrippe.

Le ciel s'était couvert de plomb et une lueur sombre promettait la neige sur la plaine. Les crêtes calcaires se dissimulaient derrière un écran de brume noire poussée par un vent glacé.

À l'instant d'entrer, Marie se retourna une dernière fois. *Dieu fasse qu'il arrive avant la neige*, pensa-t-elle.

— Prends le temps de boire ton bol de café au lait. Veux-tu que je le remette sur le feu ? demanda Léa, sa mère. C'est meilleur chaud. Ça te ressuscitera les boyaux.

La vieille femme s'exprimait avec douceur. Elle attendit vainement la réponse de sa fille. Elle soupira, accablée, tandis que Marie considérait, hébétée, la table encombrée de deux tasses vides au fond desquelles tremblait un reste de chicorée. Des miettes de pain jonchaient le bois de chêne à la place de l'enfant, ainsi qu'un couteau gras de beurre, une cruche en terre dont le bec bavait une peau de crème et une serviette à carreaux rouges passée dans son anneau.

— Je n'ai pas faim, dit Marie, avec une grimace dégoûtée, je ne pourrai rien avaler.

— Force-toi, ma petite, insista Léa. Veux-tu te laisser mourir ?

Marie scruta le visage de sa mère comme si elle examinait cette éventualité de sa fin programmée. Elle haussa les épaules et se laissa tomber sur une chaise. Elle abdiqua pour voir disparaître la ride inquiète sur le front de l'aïeule.

— À la bonne heure, dit Léa en remplissant le bol. Pense un peu à ta fille, elle veut vivre, elle. Elle a besoin de sa maman, elle ne demande rien d'autre. Et songe aussi à nous. N'oublie pas que nous devons partir avant toi, comme c'est la coutume et notre devoir. Que dirait le bon Dieu en te voyant débarquer là-haut alors que nous restons encore en bas, tranquilles comme Baptiste ?

Alors Marie touilla distraitemment son petit déjeuner et le but sous le regard consterné de ses parents. À ses côtés, Pauline jouait à déshabiller et rhabiller sa panille<sup>1</sup> pour la dixième fois depuis son lever. Elle fredonnait un air qu'elle inventait à l'instant. Sa voix se mêlait aux clarines des chèvres qui s'impatientsaient dans l'étable.

Quand elle eut terminé son bol, Marie s'ébroua et sortit sur le seuil.

---

1. Panille : poupée.

— Avez-vous entendu ? demanda-t-elle.

— Rien, nous n'avons rien entendu, répondit son père.

— Je crois qu'un chariot s'amène sur le chemin. C'est mon Pierre.

Elle courut jusqu'au portail. Aucun attelage ne pointait à l'horizon, aussi loin que les platanes bordaient la route. Alors elle revint lentement, d'un pas fatigué, les bras croisés sur son ventre, les mains tenant ses coudes.

Elle se sentait vide, vide de son sang, vide de sa joie éteinte, vide de son homme absent. À quoi lui servait donc de respirer encore ?

*Pierre, mon Pierre, que fais-tu aux cent diables ? Pourquoi n'es-tu pas ici, avec les tiens ?* Elle frissonna mais le froid n'y était pour rien, c'était la colère.

Le cheval du facteur fit irruption dans la cour. Le martèlement de ses sabots sur les pavés résonna dans la grange et le hangar. Léa Cabane se présenta sur le seuil des appartements. Sans descendre de sa monture, le facteur lui tendit une enveloppe de couleur bistre. Il la retira aussitôt, pris d'un regret subit.

— Marie n'est pas là ? Il faut signer le reçu de la recommandée.

— Elle donne aux chèvres, répondit la vieille femme. Je vais vous signer votre carnet, moi. Marie ou moi, c'est pareil. Je la connais et elle me connaît aussi.

— Je ne vais pas pouvoir vous donner la lettre. C'est elle qui doit signer, surtout un courrier du ministère. Ça pourrait nous causer des ennuis, à elle et à moi.

— Jean, s'il te plaît, appelle ta fille, il y a un message

personnel pour elle, demanda-t-elle au père qui s'approchait, l'enfant pendue à sa main.

Jean Cabane enfonça deux doigts dans sa bouche et siffla avec une force surprenante. Marie apparut aussitôt devant la bergerie. Elle hésita une seconde et avança jusqu'au facteur. Elle tendit sa paume ouverte vers le préposé que les gens redoutaient car il était trop souvent porteur de ces sinistres avis que l'on nommait les *morts pour la France*.

— Il faut signer d'abord, dit celui-ci. Je vous la remettrai ensuite, c'est le règlement.

La jeune femme obéit et écrivit son nom sur le carnet, le bout de sa langue pointant au coin de sa bouche. Elle s'empara du courrier et l'appliqua contre sa poitrine, sans y jeter un coup d'œil.

— Il fait un froid à éclater les pierres. Vous n'auriez pas un coup de blanche pour me réchauffer ? Je suis gelé dans mes vêtements, avec ce mistral.

— Entre, proposa le grand-père. Il y a tout ce qu'il faut à l'intérieur.

Sa réponse à peine obtenue, le facteur sauta de sa monture pour se ruer vers l'habitation avec la mine gourmande de celui qui s'apprête à un banquet.

Léa sortit deux verres à liqueur du buffet et les remplit d'eau-de-vie. Les hommes trinquèrent tandis que Marie attendait, assise sur un coin de chaise, l'enveloppe toujours appuyée contre son cœur. La peau de son visage s'était fait masque de carton pâle, elle patientait. Jamais elle n'aurait lu devant les autres, c'eût été comme exhiber ses plaies au regard de chacun, sa faiblesse de femme meurtrie. Elle savait que le messenger se serait empressé de colporter sa moindre défaillance tout au long de sa tournée, alléché par la perspective d'un coup de raide à se jeter dans le gosier.

Le facteur essuya ses lèvres d'un revers de main et salua la compagnie en touchant le bord de son képi après avoir fait claquer sa langue.

— Merci bien, me voilà fin prêt à affronter la banquise. Dieu vous garde.

Quand l'homme franchit le portail de la ferme sur son cheval, Marie posa la lettre sur le coin de la table et la déca-cheta avec un couteau.

— Cela vient du ministère de la Guerre, dit-elle.

Ses yeux parcoururent rapidement la feuille marquée de divers tampons et couverte d'une belle écriture penchée vers l'avant. Celui qui avait noirci cette page avait du temps à gaspiller en arabesques et en fioritures pour maquiller la rudesse de ses propos. Elle lut lentement à haute voix :

*Madame,*

*Nous accusons réception de votre demande qui a retenu notre attention. Malheureusement, comme nous vous l'avons déjà expliqué dans notre précédent courrier de novembre, il nous est impossible d'accéder à votre demande. Les conditions de versement d'une pension de guerre ne sont pas réunies pour vous donner satisfaction. De même, votre enfant ne pourra pas être considérée comme pupille de la nation. En effet, la dépouille de votre époux n'a pas été retrouvée, nous n'avons pas pu recueillir de témoignage attestant de son décès. Nous avons vainement cherché son nom dans les registres des hôpitaux de campagne sur toute la ligne de front. Il ne figure nulle part, ni dans les établissements de réparation fonctionnelle, ni dans les asiles psychiatriques. À ce jour, rien ne nous permet*

*d'attester de la perte de Monsieur Pierre Moulinier. Nous déplorons que, dans cette période de fin des hostilités, un grand nombre de soldats aient choisi de fuir la zone des combats. Ils ont déserté, ils se sont livrés à l'ennemi, ils ont recommencé une nouvelle vie en changeant d'identité en Allemagne ou ailleurs. C'est dans l'épreuve que nous avons vu nos vrais patriotes. Il est juste que nous les distinguions des imposteurs. Vous admettez donc qu'il nous est impossible d'attribuer une rente indue à quelqu'un qui s'est possiblement dérobé à son devoir de Français, quand tant d'autres ont offert leur vie à notre drapeau. C'est au sang versé que se mesure l'honneur des batailles et la victoire se mérite au nombre des croix de bois.*

*Nous sommes prêts à rouvrir ce dossier dès que vous pourrez nous apporter des éléments plus favorables. Certains de votre compréhension, nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de nos respectueuses salutations.*

— Les salauds, murmura le grand-père, les dents serrées. Que veulent-ils ? Que nous allions retourner la boue du Nord pour déterrer son cadavre ? Ils ne nous ont pas demandé la permission avant de nous le prendre pour l'envoyer à la boucherie ! Aujourd'hui, ils osent insinuer qu'il est passé en Allemagne pour filer le parfait amour avec une *Fräulein* ! Il aurait oublié sa famille d'ici, sa femme, sa fille, sa ferme ? Ils attendaient tranquillement la fin, eux, dans leurs bureaux parisiens, ils avaient envoyé les autres au casse-pipe. Et c'est ainsi qu'ils les remercient ? C'est abject ! J'ai honte d'être Français ! Ah ! Elle n'est pas belle, cette France-là !

— Calme-toi, papa. S'il le faut, je vais y aller, moi, le chercher là où il se trouve. À cette heure, s'il est vivant, il doit croupir dans quelque lit de sanatorium militaire. Il a peut-être respiré les gaz toxiques. On doit le réparer, on doit le soigner. Il est peut-être sonné comme le Claude Astier et tous ceux qui sont revenus avec la danse de Saint-Guy, secoués par les obus. Il a peut-être perdu la mémoire, il a oublié son nom, son adresse, son passé. Je fouillerai la région, je passerai au crible les maisons de convalescence. Je consulterai les livres des cimetières. Mort ou vivant, je le ramènerai chez nous, dit Marie. Sa voix vibrait d'une rancœur fébrile, d'une sourde détermination. Les idées se bouscuaient dans sa tête pour établir un plan d'action.

— Comment feras-tu ? Qui s'occupera de ton enfant ? demanda la grand-mère.

— Tu es là, je sais que tu en prendras soin aussi bien que moi. Et puis Pauline est sage, elle ne vous donnera pas de mal. Je ne m'inquiète pas, elle sera entre des mains aussi bienveillantes que les miennes.

— Mais t'imagines-tu seule sur les chemins ? intervint Jean. Il pourrait t'arriver n'importe quoi, tu n'y penses pas ! Les routes fourmillent de rôdeurs et de miséreux que la guerre a privés de tout ! Tu es trop frêle pour leur résister ! Penses-tu à ta fille déjà bien éprouvée par le sort ? Elle n'a plus de papa, veux-tu en faire une orpheline de mère pardessus le marché ?

— Je demanderai aux voisins de veiller sur maman et sur Pauline tandis que tu m'accompagneras, papa.

— Avec mes vieilles jambes, ma pauvre fille, je serai un boulet trop lourd à charrier. C'est à mille kilomètres de chez nous. Mesures-tu la difficulté, pour toi et pour moi ?

— Nous prendrons le train, nos quelques économies

servent à pourvoir aux imprévus, disais-tu. Eh bien celui-ci est de taille ! Nos réserves y passeront peut-être mais je ne reviendrai pas à Hostun sans mon mari. Nous louerons un tilbury ou un taxi quand nous ne trouverons pas de gare, nous ménagerons tes jambes. Ne crains rien, je n'ai pas l'intention de sacrifier mon père à mon mari.

— C'est très bien, mais nous ne pouvons pas partir ainsi, à l'aventure. Nous devons établir un itinéraire, dresser la liste des hôpitaux, chercher les lieux où il pourrait bien se trouver. Quelle affaire ! Penses-tu que tu as bien évalué la difficulté de l'entreprise ? Ce doit être une sacrée pagaille, là-haut, avec le retour des soldats !

— Ne désespère pas avant d'avoir commencé, dit Marie. Je me rendrai à la mairie et j'obtiendrai des renseignements chez monsieur le maire. L'hôpital de Romans me fournira la liste des établissements de soins, à partir de Saint-Quentin d'où il m'a adressé sa dernière lettre, je referai le chemin qu'il a parcouru en questionnant les gendarmes. Ce sont des militaires et ils enregistrent les mouvements de troupes sur leur territoire. J'y ai déjà bien réfléchi. C'est l'affaire de quelques semaines, un mois à peine. Maman, crois-tu que tu pourras te passer de nous pendant trente jours ?

— Je me débrouillerai le temps qu'il faudra, affirma la grand-mère.

— Et si nous échouons ? demanda le grand-père.

— Je n'ai pas envisagé cette éventualité. Si nous ne réussissons pas, nous ferons appel à des associations d'anciens poilus. Cela doit bien exister, les Français ne se laisseront pas spolier sans réagir. On a largement taillé dans leurs familles, qu'on nous donne au moins de quoi subsister et qu'on recherche enfin les disparus !

Elle montrait tant de conviction qu'elle renversa leurs dernières hésitations.

— Nous partirons dans six jours, déclara-t-elle.

Dehors, les premiers flocons tendaient devant les fenêtres un rideau clair battu par le vent. De la maison, on ne distinguait déjà plus le portail ni la route. Les aiguilles de pins accrochaient des écharpes blanches au bosquet qui hérissait le tertre, derrière la grange. Les nuances se fondaient les unes dans les autres pour réduire la palette au noir profond des épicéas et à la lactescence de la neige. Les autres couleurs s'effaçaient rapidement pour laisser la place au sombre et à l'immaculé. Le paysage soudain lugubre évoquait une chambre funéraire où les reliefs se rabotaient et les bruits familiers devenaient étrangers.

— Je vais chercher deux ou trois bûches, dit Jean. De quoi tenir jusqu'à demain matin, avant que le froid ne colle le tas de bois.

Il enfila un paletot tout râpé, sans couleur, et se jeta dans la bourrasque.

Une fois qu'elle l'avait décidé, Marie ne laissait pas traîner les projets. Elle s'y attelait aussitôt. C'était sans doute d'avoir vécu plus de quatre ans sans son homme qui lui avait donné cette faculté d'agir immédiatement. Quand elle avait épousé Pierre, elle ne connaissait rien du monde, sinon le travail des champs du matin au soir. Le labeur pour seul dessein de vie. Après s'être rencontrés à la vogue de Saint-Nazaire, les deux jeunes gens s'étaient plu d'emblée. Ils s'accordaient bien pour danser la polka sous les guirlandes de la fête, comme s'ils avaient passé

leur existence à tourner ensemble sous les lampions. Elle différait des autres. Plus grande que la plupart des filles du canton, elle assemblait ses cheveux blonds en un chignon tressé derrière sa nuque et se coiffait d'un carré de dentelle noire qui mettait en valeur la profondeur de ses yeux bleus et la pâleur naturelle de sa peau. Elle passait sur ses lèvres une discrète eau de betterave rouge qui contrastait avec l'opale de son teint et le bleu abyssal de ses yeux. Tout en elle exprimait la volonté et la confiance. Elle vivait alors dans une ferme de Saint-Lattier où la famille Cabane tenait une métairie depuis des générations. Pierre menait l'exploitation d'Hostun, du côté des Fauries. Ses parents, Louise et Théodore, accueillirent Marie dans leur maison comme une fille. Ils avaient toujours regretté de ne pas avoir pu donner une sœur à leur fils. Louise Moulinier rêvait de cette tendre et joyeuse complicité que les mâles ne savent pas donner à leurs parents à cause de l'orgueil, de la pudeur, de cet air martial qu'ils affectionnent dès que le poil leur vient au menton. Marie allait leur apporter cette douceur dont la vie les avait privés. Les noces de Pierre et de Marie furent célébrées dans une étrange ambiance de joie contenue. La veille, on avait déménagé les affaires des parents de la jeune mariée. Les parcelles qu'ils géraient venaient de leur être retirées par le propriétaire qui y installa son propre garçon. Par chance, la ferme des bords de l'Isère était assez vaste pour accueillir trois couples. Les jeunes Moulinier, les vieux Moulinier et les Cabane. Les anciens s'installèrent dans l'aile droite de la propriété, dans l'habitation où les aïeux disparus avaient toujours vécu. Ceux des grands-parents et des parents de Louise et de Théodore. Pierre et Marie occupèrent l'aile gauche que le nouveau

chef de famille avait aménagée pour le foyer qu'il venait de fonder. Nous étions alors en 1912. L'année suivante, la petite Pauline vit le jour.

Pierre était un solide gaillard qui jouissait d'une bonne renommée du côté d'Hostun et de Saint-Nazaire-en-Royans. Pas fainéant, franc comme l'acier, le sourire facile et la poignée de main déterminée, il ménagea une place à sa belle-famille dans son cœur comme dans ses bâtiments. Les métayers forcés de se retirer s'entendaient bien avec leur gendre. Marie leur était venue sur le tard. Avant elle, ils avaient eu un garçon qui n'avait vécu que deux mois. C'était, à l'époque, assez fréquent mais ils en gardaient un manque douloureux que l'arrivée de Pierre comblait un peu. Ils lui ouvrirent leurs bras et le couvrirent de mille attentions. Malgré sa patte folle, Jean Cabane se rendait utile autant que possible. Il refusait de laisser croire qu'il volait sa pitance. Les deux hommes s'étaient immédiatement liés d'affection et quand l'un s'affairait à quelque tâche, l'autre n'était jamais bien loin. L'ouvrage avançait vite. Léa, elle, s'occupait de la lessive et du ménage, puis du bébé, permettant ainsi à Marie de participer aux travaux des champs. Chacun avait naturellement trouvé sa place dans la ferme et dans le cœur des autres occupants, en parfaite harmonie.

Leur avenir s'annonçait radieux jusqu'à la déclaration de guerre. Pierre partit avec les premiers appelés, certain que l'affaire serait réglée en quelques semaines, grâce à la ligne Maginot et aux précautions prises par les généraux qui avaient tiré les enseignements de l'agression de 1870 au cours de laquelle la France avait été amputée de l'Alsace et de la Lorraine. Mais l'optimisme des états-majors se mua rapidement en cauchemar. L'image des troufions

ne faisait plus rire que dans les cabarets de la capitale. Quatre années passées en hivers interminables, la boue, le froid, les poux et la vermine, les cris et les camarades mutilés ou dispersés dans les labours abandonnés. C'était comme si le printemps et l'été s'étaient réfugiés vers d'autres contrées. Une seule permission en quatre ans : une semaine dont quatre jours de voyage, à peine le temps pour Pierre de découvrir les premiers pas de sa fille, d'embrasser son épouse et ses beaux-parents, de redresser une barrière chancelante, de rassurer une poutre qui menaçait de s'effondrer dans la bergerie, et il dut se résoudre à repartir, la mort dans l'âme.

Ils échangeaient de belles lettres que Marie rangeait dans des boîtes de chaussures, glissées sur une planche de l'armoire. Des pleines pages écrites par Marie qui y couchait son amour, sa tristesse, le récit des progrès accomplis par Pauline. Quant à lui, dès qu'il le pouvait, il envoyait des messages plus courts, rédigés entre deux assauts, sous le fracas des canons, ou sur un quai de gare, en partance pour un autre point du front qu'il fallait défendre de toute urgence.

Un jour d'orage, un pan de terre céda au fond de la tranchée qui abritait Pierre, ensevelissant à jamais le paquet de courrier expédié par Marie. Il ressentit l'événement comme un sombre présage, une nouvelle épreuve qu'on lui infligeait. Il creusa les décombres vainement, les jolis mots d'amour avaient sombré vers les enfers. Le lendemain, avec ses copains de misère, il reçut l'ordre d'abandonner ses positions à l'ennemi. Un repli stratégique. Ils partirent de nuit, plus chargés que des ânes de tout un barda tintinnabulant, sur les routes de l'Aisne et de l'Oise. Ils marchèrent du lever du soleil au coucher, de ce dernier jour de mai au

3 juin 1918. Par chance, la terre commençait à se réchauffer et, à l'écart des champs de bataille ravagés par les obus, la nature reprenait ses droits. Des fleurs poussaient dans les fossés, les blés pointaient dans la plaine et des paysans menaient leurs bêtes au pré.

Près de Compiègne, on leur désigna une exploitation abandonnée par ses propriétaires et ils s'y installèrent. Pour la première fois depuis une éternité, ils allaient pouvoir dormir avec un toit au-dessus de leur tête. Ils goûtèrent enfin à une forme de félicité. Un bonheur simple comme admirer une aube rouge, se laver à l'eau claire, se coucher dans l'herbe sans craindre la balle fatale. Se tenir debout en terrain découvert et retrouver la sensation de dominer le monde. Enfoui trop longtemps dans les tranchées, Pierre avait perdu la perception de sa taille, son regard se heurtait aux parois des fortifications. Ses yeux restaient en rase-mottes quand il escaladait les échelles pour observer l'ennemi, et quand il montait à l'attaque en courant, il ne regardait pas plus loin que le bout de ses godillots pour ne pas se jeter en arrière, épouvanté par la mitraille. Désormais, il se sentait grand, fort, invincible. Immortel.

Marie Moulinier et son père Jean Cabane prirent le train à Valence pour Paris. Un voisin les y avait conduits avec sa calèche tirée par un cheval alezan. Ils étaient partis dès l'aurore après avoir embrassé Pauline et sa grand-mère. La jeune femme avait passé une semaine à réunir une somme impressionnante de renseignements, à la gendarmerie de Saint-Nazaire-en-Royans. Elle en avait tiré une idée assez précise des lieux où son Pierre aurait

pu se trouver. À l'hôpital de Romans où un lointain cousin travaillait comme brancardier, on lui avait dressé un état complet des hôpitaux de campagne, des cliniques et des asiles qui abritaient les soldats. Elle avait établi un plan d'action. D'abord, se rendre au ministère de la Guerre à Paris, c'était sur le trajet, tenter d'y obtenir une liste des blessés, vérifier que la mort de son mari n'avait pas été enregistrée, car elle avait fini par se méfier des affirmations péremptoires de l'administration.

Si Pierre n'avait pas été tué, il était donc vivant, et s'il était vivant et n'était pas revenu à Hostun, seule une grave blessure l'en empêchait. De nombreux hommes avaient retrouvé leur famille. Parmi eux, beaucoup n'avaient plus d'apparence humaine. Ils se protégeaient par des masques de cuir ou de toile, des cache-œil, des bandeaux toujours souillés d'humeurs suintantes. Des éclats d'acier avaient arraché une partie de leur visage, un de leurs bras, un de leurs pieds. Ils portaient des jambes de bois, des pilons, des doigts de chêne ou d'aluminium dans un gant de cuir. On ne leur serrait pas la main, on relevait sa casquette pour les saluer, le contact dur de leurs phalanges mécaniques faisait froid dans le dos. Ils enfonçaient leur tête dans un béret ou un large chapeau de feutre pour dissimuler une épouvantable balafre qui partageait leur crâne. Ils ne parlaient plus, ils tremblaient comme des chevreuils traqués. Ils redoutaient le moindre grincement d'une chaise, le claquement d'une porte les jetait à terre, le meuglement d'une vache les effrayait car ils y reconnaissaient le barrissement des obus de 210 mm lancés par les Pariser Kanonen sortis des usines Krupp. Ils se réfugiaient dans une pièce sombre de la maison, ils se bouchaient les oreilles, ils ne voulaient

rencontrer personne, ils fuyaient les enfants qu'ils terrifiaient, ils s'isolaient comme s'ils se prépareraient à la solitude de leur tombe prochaine. Quand on les interrogeait par politesse, ils arrondissaient leur bouche sans jamais émettre un mot. Un peu de leur chair vivait alors que leur âme avait déjà quitté leur corps pour se réfugier dans les limbes.

Marie avait envisagé toutes les éventualités et s'était endurcie. Elle ramènerait son époux, quel que soit son état. S'il était valide, elle se réapproprierait le bonheur et s'il était estropié, elle exigerait la pension méritée pour lui rendre la vie supportable. Elle s'était unie à un homme pour le meilleur et pour le pire. Elle avait goûté trop peu au miel avec lui, une poignée de mois seulement, le temps de faire un enfant. Elle demandait encore sa juste part de bonheur. Elle y avait droit. Elle avait résolu de le chercher, de frapper à toutes les portes, de le réclamer, de harceler les officiers planqués jusqu'à ce qu'on lui donne satisfaction : Pierre indemne ou estropié, mais vivant. Si par malheur on lui révélait sa mort, elle exigerait qu'on lui fournisse les preuves, sa dépouille, ses effets, des témoignages incontestables, elle rencontrerait ses camarades pour les écouter. Après tout, on n'avait pas sollicité son avis avant de la priver de son époux, on le lui avait volé d'autorité. On devait le lui rendre si possible dans le même état qu'à son départ d'Hostun.

Elle n'eut pas besoin de passer des semaines à fouiller les archives. Les ministères de Paris se révélèrent inutiles, comme elle s'y attendait. Les fonctionnaires qui acceptèrent de la recevoir se montrèrent démunis, incompetents, débordés par la situation désastreuse où ils avaient plongé le pays. Elle hanta alors les permanences dans les campagnes. Sa détermination persuadait les bureaucrates à ouvrir les

livres, à lui désigner les lieux où Pierre avait séjourné, où il avait combattu. Elle arpenta les plaines hérissées de barbelés et de troncs d'arbre mutilés, elle parcourut les travées de lits où des hommes crachaient leurs poumons brûlés par les gaz, elle erra dans les parcs de châteaux aménagés en sanatoriums où des infirmières et des nonnes poussaient des convalescents sur des terrasses exposées au soleil parcimonieux. Guidée par un jeune gendarme prévenant, elle se retrouva enfin dans la ferme près de Compiègne dont un cratère rempli d'eau éventrait la cour. Elle sentit immédiatement sur sa peau l'horreur qui avait frappé ces lieux. Le silence surtout, il semblait que la vie se cognait aux ruines et restait au large. Il semblait que la nature retenait son souffle, déshabituée qu'elle était de ce silence nouveau engendré par la paix et la capitulation des armes. La couleur aussi, du brun de l'argile éventrée, du noir de l'incendie. Tout sombre, tout mort. Et la pesante impression qu'aucun espoir ne renaîtrait jamais ici.

Le caporal Courbeau avait tenu à les accompagner en cet endroit au milieu de la matinée. Il avait trouvé une trace du cantonnement du soldat Moulinier dans un registre où figuraient les mouvements de troupe en ce coin de Picardie et les interventions de secours qui avaient succédé aux bombardements.

— C'est là qu'on l'a aperçu pour la dernière fois, expliqua-t-il à Marie. Deux corps ont été dégagés des décombres de la bergerie. Nous avons pu les identifier. Il s'agissait de camarades de Pierre Moulinier. Avant de mourir, un blessé nous a indiqué que votre mari se tenait près du puits quand l'obus a explosé.

— Le puits ? Quel puits ? demanda Jean Cabane qui était resté deux pas en retrait.

— Il a disparu, comme votre époux, Madame. Volatilisé, dispersé. Il ne reste rien du puits et rien de votre homme. La déflagration a tout balayé, répondit le brigadier. Il vous faut imaginer le désordre qui accompagnait ces derniers mois de guerre, on ne savait plus où affecter les unités de soldats, on avançait et on reculait au gré des batailles. Les effectifs se réduisaient à vive allure, plus de combattants valides à offrir à l'appétit des canons, plus de matériel, plus de moral, la déroute des généraux. La belle organisation militaire avait cédé la place à la débandade et au chaos. Je ne sais pas comment on a pu nous attribuer la victoire... Une sale guerre, vraiment.

Du bout des doigts, elle gratta la terre, dans l'espoir d'en déterrer quelque vestige, des papiers d'identité, un tronçon de cadavre, une trace de son Pierre.

— Les gars du génie ont déjà tout remué, intervint son guide, plus rien ne subsiste.

Elle leva les yeux vers le ciel, comme si elle avait pu y déceler un signe.

— Je suis désolé, Madame.

— Mais cela ne signifie absolument pas qu'il a été touché par la bombe ! Tant qu'on n'a pas trouvé son corps, personne ne peut attester de sa mort. Imaginez que pendant que ses compagnons dormaient à l'abri, il ait eu envie de se dégourdir les jambes sur le chemin. Est-il fou de penser cela ?

Le gendarme la vit tellement accrochée à son espoir qu'il n'osa pas la contredire. Il voulut lui permettre d'entrevoir encore une possibilité heureuse.

— Dans l'absolu, rien n'est interdit. Il a peut-être pu en réchapper. Dans ce cas, pourquoi n'est-il pas rentré chez vous ? Pourquoi ne s'est-il pas manifesté ?

— Parce qu'il se trouve dans l'incapacité de s'exprimer, répondit-elle vivement car elle avait maintes fois recensé les éventualités. Le souffle de l'explosion ne provoque-t-il pas de terribles dégâts sur l'organisme humain ?

— Certes. Ce ne serait pas un cas unique. Je l'ai maintes fois constaté.

— Au point que certains en perdent la mémoire, le parler et la raison ? Certains sont revenus dans cet état de délabrement mental, comme des nourrissons d'un an à peine. Nous en avons connu plusieurs dans notre canton. Mon mari se trouve peut-être dans quelque asile du département, prostré, sans pouvoir répondre aux questions qu'on lui pose. Un tel établissement sanitaire existe-t-il dans la région ?

Le jeune homme fronça les sourcils sous l'effort de la réflexion. Il dodelina d'un pied sur l'autre et finit par lâcher :

— La guerre est terminée depuis trois mois et il semble que la France veuille effacer les traces de cette période pénible. Elle se hâte de fermer les hôpitaux militaires un peu partout. On renvoie dans leurs foyers des blessés qui mériteraient encore des soins. Compiègne qui, naguère encore, marquait la zone de repli la plus proche du front, rapatrie les estropiés vers les grandes installations de soins civils. Ainsi, je suis certain que les pauvres garçons qui y traînaient hier encore ont été expédiés chez eux. Seuls les cas graves de gueules cassées en cours de reconstruction sont encore pris en charge. Au moins quatre établissements subsistent dans les environs.

— Et les fous, les amnésiques ? précisa Marie. Où a-t-on placé ces ombres humaines ? Dans *L'Impartial* de chez nous, j'ai lu que de pauvres militaires plus morts que

vivants errent par centaines dans des hôpitaux qui leur sont réservés.

— Vous avez raison. Ceux-là ne peuvent pas être mélangés aux autres. J'ai eu l'occasion de me rendre à l'abbaye de Royaumont à Asnières-sur-Oise et j'ai vu que l'on y gardait encore de pauvres garçons. Leur évacuation est prévue pour les mois prochains mais en vous pressant, vous avez une chance d'y rencontrer votre époux. Je ne vois guère que ce lieu. Les dames écossaises qui y travaillent sont extrêmement dévouées et on ne m'en a dit que du bien. La bâtisse est magnifique, idéalement située près de la forêt de Chantilly. Un grand parc où respirer l'air pur, des arcades gothiques, un cloître très agréable, de l'eau apaisante, des canaux, des arbres et un personnel attentif. C'est l'endroit rêvé pour se remettre d'aplomb et entreprendre une convalescence dans les meilleures conditions. Dommage que tout cela doive cesser bientôt. On aurait tant besoin de tels hôpitaux pendant au moins deux ou trois ans encore. Je sors un peu de mon rôle de fonctionnaire des armées, mais il me semble que l'on veut trop vite se débarrasser de ces malheureux éclopés, comme s'ils constituaient un spectacle honteux. Ce sont les officiers qui les ont réduits à cette triste condition, après tout. J'ai même entendu un gradé assener à une femme désespérée qu'elle avait bien tort de se plaindre, son mari n'était que cul-de-jatte alors que des milliers de petits Français n'avaient plus de père... Mon frère aîné a été tué une semaine avant l'armistice... J'aimais bien mon frangin, il avait tout juste deux ans de plus que moi.

— Avez-vous pu récupérer sa dépouille ?

— Fort heureusement, cela nous console un peu, ma mère et moi, mais ça ne le remplace pas. Il a été enterré